

# Le Libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un monde social qui assure à chaque individu toute la somme de bonheur adéquate, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

## ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an. . . . . 6 fr. »  
Six mois. . . . . 3 fr. »  
Trois mois. . . . . 1 fr. 50

## ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal  
à Louis MATHA, Administrateur

## ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an. . . . . 8 fr.  
Six mois. . . . . 4 fr.  
Trois mois. . . . . 2 fr.

## Reflexions sur l'Individualisme

**La justice égoïste. — La force de l'individu.**

Je pense avoir démontré qu'aucun devoir ne s'impose naturellement à l'homme, que celui-ci n'est en naissant l'objet d'aucune vocation, qu'il n'a aucune mission à remplir et enfin qu'une seule réalité naturelle le domine : l'instinct de vivre, qui lui sera d'autant plus favorable qu'il voudra plus passionnément étreindre son objet : la vie. Ces idées ont été déjà émises, je ne suis pas le premier à les formuler ; cependant les esclaves semblent aujourd'hui, pour la plupart, chérir leurs chaînes comme par le passé. Ce sont eux qui, en chœur avec leurs maîtres, dont la force les a réduits à l'esclavage, prétendent que l'attitude à laquelle conduirait la mise en action des concepts individualistes — attitude qui, généralisée, aboutirait en réalité à la souveraineté de l'individu sur soi-même — favoriserait « le règne ignoble de la force », au préjudice de celui, noble sans nul doute, du « droit ».

Le bon billet qu'a Démos ! Après avoir démonté le mécanisme du devoir, montré dans quel but cette machine est mise en fonction et pour qui elle travaille, il importe de démolir à son tour la fiction mensongère du « droit » qui concourt aux mêmes fins.

Le droit ! Laissez-nous rire. Nous avons des facultés de droit, des professeurs, des docteurs et des étudiants en droit. C'est amusant !

Mais, *distinguo*, ces institutions et ces hommes supérieurs sont consacrés au culte du « droit positif ». Car il y a droit et droit !

Le droit positif est imaginé par la force de ruse pour justifier ses attentats sur la faiblesse. Dépouiller le travailleur n'est pas un acte de la force triomphante : c'est un acte du plus pur droit... Le droit positif enseigne la manière de s'y prendre. Tout le secret est de savoir s'en servir. C'est à cet effet que sont créées les facultés et entretenus les professeurs, les docteurs et les étudiants en question.

Un gros usinier prélève chaque jour la presque totalité du bénéfice issu du labeur de ses ouvriers, en jetant à ceux-ci un salaire dérisoire qui leur permettra de ne mourir que lentement de faim, de fatigue, d'alcoolisme et de tuberculose : le gros usinier n'est ni un assassin, ni un voleur ; c'est un honnête homme et il est d'accord avec le droit...

Un misérable, l'un des ouvriers qu'a usés l'usinier, reprend à celui-ci une parcelle du... prélevement légal qu'il a opéré sur le produit de son labeur : c'est un voleur, il est hors du droit...

Le droit positif est exprimé par les lois. Les lois, comme tout le reste du système social, sont élaborées en vue d'un fin unique : assurer le maintien au pouvoir de la force, c'est-à-dire, actuellement, protéger la propriété, la richesse privée, le vol capitaliste, même au détriment de la vie. Car la propriété a trouvé son origine dans la force, c'est par la force qu'elle se conserve, et même elle reproduit la force au profit du propriétaire.

Ecoutez Proudhon : « La propriété, c'est le vol ».

Ecoutez Sismondi : « La plus grande partie des frais de l'établissement social est destinée à défendre le riche contre le pauvre, parce que, si on les laissait à leurs forces respectives, le premier ne tarderait pas à être dépouillé ».

Concluez, en vous rappelant que l'Etat a pour mission avouée de protéger la faiblesse contre la force et de dispenser la justice. Concluez, et vous verrez que sa mission réelle n'est pas avouable.

Qu'on n'oublie pas non plus que le prolétariat est la majorité par qui l'Etat pourrait ne pas être. L'Etat ayant pour but la prétendue instauration du droit dans la société, on voit de suite quelle importance il y a à faire connaître au prolétariat sur quel mensonge repose la fiction du droit, alors que c'est en réalité la force qui préside aux actions, tant naturelles que sociales, de l'homme.

Le droit est en ce moment au service de la propriété. Mais la propriété n'est qu'une des formes actuelles de l'autorité et peut, comme sous le régime collectiviste, faire place à une nouvelle et unique forme d'autorité : l'autorité représentative (qui, souvent, n'est pas éloignée de l'autorité purement dirigeante), ainsi que, par exemple, l'exercice de nos jours le chef militaire, le juge, etc. Le droit positif sera au service des maîtres de demain, comme il est au service de ceux d'aujourd'hui, si les esclaves d'aujourd'hui le permettent, et cela se perpétuera tant que les esclaves admettront l'existence du droit et par ce fait consentiront à leur esclavage.

Sans doute, on ne peut tout conquérir en un jour, il faut compter avec l'évolution : le collectivisme triomphant, si toutefois on ne brûlait pas cette station, ne serait que le témoignage du désir de s'émanciper qui aurait dû imparfaitement le prolétariat ; et, bien qu'il laissât subsister encore des maîtres, par sa valeur indicative, il serait

une étape franchie dans la marche vers le seul idéal qui puisse être soumis à l'individu, qui puisse représenter sa chose sociale, et duquel l'individu ne puisse jamais devenir la chose : l'association individualiste, — l'association des égoïstes », suivant l'expression de Max Stirner.

Au droit positif, on oppose volontiers le « droit naturel ».

Qu'est-ce donc que le droit naturel ? Selon le verbe de ses prêtres, c'est Le Droit, — et c'est une fiction métaphysique, dont les faits, à chaque instant, dénoncent l'irréalité.

Le droit est un mode vide de sens, puisqu'il n'est pas d'exemple dans la nature ou dans la société que le conventionnel droit invoqué ait jamais été respecté, ait jamais triomphé, s'il n'était adjuvé de la puissance, de la force. Le droit n'a donc que la valeur d'une simple aspiration à une possibilité, que la valeur d'une virtualité dont la réalisation active est soumise à des circonstances, à des éventualités ; il n'existe par conséquent pas à l'absolu, en tant que « Droit », ainsi que nous avons été préparés dès l'enfance à en comprendre l'idée — fausse.

Dans la lutte des peuples, que fut le droit du Gaulois devant la force du Romain, le droit de l'Arabe et du Madécasse devant la force du Français, le droit du Cafre devant la force du Boër, le droit du Boër devant la force de l'Anglais, le droit du Chinois devant la force des coalisés européens, américains et japonais ?

Qu'est le droit de la minorité en présence de la puissance de la majorité, le droit du soldat devant le pouvoir du chef, le droit du pauvre devant la force du riche ?

Le droit du pauvre est un mot creux !

Et n'oublions pas que Pottier, l'auteur de *l'Internationale*, mentalité vériste et sincère de prolétaire qui eut l'expérience de la vie, — de la vie douloureuse, — a fait précéder ce vers de cet autre :

Nul devoir ne s'impose au riche.

Qu'est, en résumé, le droit du faible devant la puissance du fort ?

Rien.

Et remarquez que le fort ne se réclame jamais de la force, mais lui aussi du droit. Les forts, sachant bien que les faibles — faibles d'un jour — n'accepteraient pas bénévolement les effets de la force, avoués tels par les forts du jour, ont toujours doré leur « pilule » avec le droit.

Ainsi la formule bismarckienne : « La force prime le droit » serait vraie et excellente en ses termes, en tant que constatation, si le droit résidait ailleurs que dans les régions nébuleuses de la métaphysique. C'est un produit de l'imagination humaine qui ne peut être raisonnablement juxtaposé à la réalité de la force.

Si l'on veut considérer dans le droit la faculté d'acter, le pouvoir de faire, on est bien obligé de conclure que le droit est uniquement constitué par la force.

Mais alors... à quoi bon parler du droit ? Le droit est donc, lui aussi, un fantôme qui s'évanouit à la lumière de la raison.

Bannissons à son tour le droit de notre mentalité, comme nous en avons déjà chassé le devoir. Et faisons-nous forts en leur substituant ma liberté, ta liberté, sa liberté, — ou, ce qui est plus compréhensible en l'état présent de la mentalité humaine, ma volonté, ta volonté, sa volonté.

C'est au moyen du droit invoqué par eux que les tyrans et les fous aveugles qui travaillaient pour leurs maîtres, ont conquis par la force. Les individus pris isolément procèdent de même.

L'individualisme, conception réaliste, vériste, ignore le droit comme le devoir et ne connaît que des intérêts et des volontés servis par des forces, « Faites-vous forts pour être libres », dit-il aux hommes.

Ainsi donc les prolétaires, — les faibles actuels, de par l'ignorance qui les enserrme, — en reconnaissant l'existence du droit, donnent dans la même duperie qu'en proclamant la vie sacrée.

Ils n'ont rien à attendre des maîtres de l'autorité possédante, ni de ceux de l'autorité représentative. Ergoter sur le droit est du temps perdu, c'est-à-dire de la vie perdue. Ils n'auront jamais le droit pour eux tant qu'ils se montreront faibles. S'ils veulent s'émanciper et se satisfaire, c'est en se faisant forts et en mettant leur force en action au service de leur intérêt — et de leurs intérêts communs — qu'ils y parviendront.

Le droit et le devoir, en régime de liberté, d'anarchie, feraient place aux conventions, entre individus ou associations. Les individus se reconnaîtraient peut-être, si l'on veut utiliser ces mots, des devoirs et des droits, mais combien, pris dans notre sens strictement utilitaire, relatif et variable, d'obligation volontaire et de rémunération, ces vocables sont éloignés de la signification qu'ils ont dans la mentalité des religieux ! Cette libre justice, effectivement contractuelle, variant avec les individus et les groupements, selon les intérêts et les affinités, a bien son point de départ dans l'individu, dans chaque moi, et elle lui est sou-

mise. Les individus qui pratiqueraient cette justice relative ne seraient pas des religieux de La Justice, ce seraient des hommes libres établissant la toujours muable justice égoïste.

Et le premier acte de cette justice égoïste ne devrait-il pas être, de la part des prolétaires, celui que leur suggère Max Stirner dans ce livre immense de vérité humaine qu'est *L'Unique et sa propriété* : « Les ouvriers disposent d'une puissance formidable ; qu'ils parviennent à s'en rendre bien compte et se décident à en user, rien ne pourra leur résister : il suffirait qu'ils cessent tout travail et s'approprient tous les produits, ces produits de leur travail qu'ils s'apercevraient être à eux comme ils viennent d'eux ».

Insoumis à la contrainte du devoir et débarrassés de la trompeuse confiance dans le droit, voilà l'individu capable de liberté, car il a pris conscience de sa force. Il peut évoluer sans crainte au sein des forces associées ou adverses. Mais il n'est pas permis de supposer que dans un milieu où cette sagesse est conçue et vécue, il y ait des forces adverses, puisque l'antagonisme naît de deux choses qui seraient disparues avec l'autorité : le fanatisme et le malaise égoïste fait qu'il n'y a plus que des forces associées. La concurrence s'harmonise. Les hommes sont devenus aptes à l'association individualiste.

Manuel Devaldès.

**Erratum.** — 5<sup>e</sup> article (numéro du 12 août), 1<sup>er</sup> colonne. Le 2<sup>e</sup> alinéa doit être lu ainsi : « La morale libertaire de l'individualisme est la vraie morale scientifique ; c'est la morale irréligieuse du plaisir, de l'intérêt et de la puissance. »

## Au hasard du chemin

DUM-DUM

A la Chambre des Communes, M. W. Churchill a avoué que les troupes britanniques avaient employé contre les Zoulous des balles dum-dum. Un député lui ayant demandé si leur usage n'avait pas été interdit par la Conférence de La Haye, il regut de M. Churchill cette réponse admirable en son laconisme :

« Oui, mais seulement dans les guerres entre civilisés ! »

Toute peau qui n'est pas « blanche » n'est donc assimilée qu'à l'emballage d'un tas d'ordures assez bon pour les balles explosibles.

Eh bien non, ce n'est pas vrai.

La preuve en est que la police russe vient de faire usage, elle aussi, des balles dum-dum dans la province de Samara, pour la répression des troubles agraires. Les médecins qui ont soigné les paysans blessés l'ont constaté.

Quels heureux effets ne se manifestent pas, du rapprochement entre la Russie et l'Angleterre !

\*\*\*

PAIN QUOTIDIEN

Voici, d'après Bousquet, comment arrivent à nous le fournir les patrons boulangers :

On blanchit la farine à l'ozone. On la mélange avec d'autres farines : féverolles et vesces. La pâte est additionnée d'alun (sulfate de potasse et d'alumine), qui lui communique la propriété d'absorber beaucoup d'eau, et de carbonate de magnésie, qui la blanchit. Un peu de sulfate de zinc permet de conserver longtemps le pain à l'état frais. Une addition de carbonate d'ammoniaque gonfle la pâte et économise la levure. Quand le pain est cuit dans un four chauffé avec du bois de démolitions, il peut contenir, encore, du plomb, provenant de la cendre des peintures. Dans le pays de Caux, on emploie, pour colorer une pâtisserie commune connue sous le nom de michons, du chromate de plomb, etc...

Belle société, où meurent ceux qui manquent de pain, tandis que ceux qui peuvent en manger risquent fort d'en crever tôt ou tard !

Honnêtes patrons !

\*\*\*

LA PLAIE

On sait que tous les cinq ans le bétail citoyen est soigneusement compté, dénombré, recensé. L'Etat, le « monstre dégoûtant de sang » de M. Clemenceau, tient à connaître combien il a, nouvel Ugolin, d'enfants à dévorer. Et

l'on ne manque point ensuite, dans ses bureaux, de classer les citoyens en toutes sortes de catégories et de classes, qui servent... à quels buts ?

Seule une statistique n'est jamais livrée à la connaissance du vulgaire : celle des fonctionnaires. Et pour cause ! Depuis que tous nos gouvernants, présidents, ministres, députés, sénateurs et tutti quanti, ont casé plutôt bien que mal leur progéniture, parents, amis, connaissances et débiteurs compris, le chiffre est devenu par trop honteux. En 1858, les fonctionnaires étaient 217.000 ; en 1873, 285.000 ; en 1886, 350.000 et en 1895, 416.000.

Depuis 1881, on ne fait que nommer des commissions parlementaires chargées de rechercher des économies et de simplifier les services. C'est pour cela qu'il y en a maintenant plus de 500.000, de ces ronds-de-cuir, qui nous coûtent annuellement 627 millions.

Et nous nous moquons de la bureaucratie slave !

## Aux Révolutionnaires du Monde Entier

Camarades,

A propos de la révolution russe, on dit que quelques puissances étrangères se préparent à faire une intervention armée dans la Russie, c'est-à-dire, veulent étouffer le mouvement insurrectionnel de ce pays et rétablir l'autocratie. La réalisation de cette menace dépend des proportions que peut prendre la révolution.

El nous, qui croyions voir dans cette lutte un espoir de réveil de tous les souffrants de la terre, ou un commencement de révolution sociale universelle, il nous semble que le devoir de tous les révolutionnaires, c'est d'éviter que les armées des autres pays passent la frontière moscovite et d'aider à la mort de ce système.

Faisons de l'agitation. Soulevons l'esprit du peuple et menaçons d'une grève générale universelle, au cas où les gouvernements étrangers interviendraient en Russie.

Cette action sera la plus utile, la plus pratique témoignage de solidarité que les révolutionnaires puissent donner à la cause du prolétariat russe.

A New-York, nous avons déjà formé un groupe international pour laire de l'agitation à ce sujet, dans l'Amérique du Nord.

Nous espérons nous mettre en communication avec tous les individus, groupes et institutions sympathiques à notre idée.

J. Vidal.  
37, Liberty Street  
Brooklyn (N. Y.), Etats-Unis.

Nous demandons instamment la reproduction de cet appel à tous les journaux et périodiques révolutionnaires du monde entier.

## VIENT DE PARAITRE

La collection des cartes postales représentant 24 vues différentes et très réussies de « La Ruiche ».

La pochette de 24 : 1 franc. — Franco : 1 fr. 10. En vente au *Libertaire*.

## LE NÉO-MALTHUSIANISME

n'est pas une Théorie de Résignation

Pas plus que les conseils de désertion ne sont l'effet d'une doctrine de lâcheté, ou la création de millions libres la satisfaction d'un bas égoïsme. Ce sont des manifestations multiples de l'activité révolutionnaire, des méthodes diverses de lutte et de révolte, des tactiques variées qui ne se contredisent, ni ne se contrarient, et qui se complètent merveilleusement en s'adaptant aux individus.

Les hommes, en général, et les anarchistes, en particulier, sont trop souvent enclins à trouver mauvaise une voie qu'ils ne suivent pas et des méthodes qu'ils n'emploient pas, uniquement parce qu'ils en ont choisi d'autres et qu'ils ont un fond d'autoritarisme navrant chez des libertaires.

Vous avez raison, camarade Goldsky, de crier bien haut que ceux qui produisent doivent satisfaire leurs besoins et d'affirmer notre droit au bonheur. Vous avez raison d'arracher, par la persuasion de votre parole, quelques unités au triste

bétail dont l'esclavage volontaire est la cause de notre esclavage forcé et de grossir par elles la phalange non résignée, rugissante mais toujours vaincue, dont nous sommes.

Et ensuite ? Oui, nous dirons à ces mes hommes, à ces jeunes filles : « Ne gravez pas votre misère, ne faites pas les enfants que vous pouvez nourrir, instruire et éduquer ; ne faites pas des êtres beaux, intelligents et forts ; ne faites pas d'esclaves. » Oui, nous leur répétons : « Ceux qui lancent dans la vie des enfants qui ne peuvent être que de la chair à travail, ou de la chair à prostitution, raient des criminels ou des fous, s'ils taient des inconscients que la misère, l'alcool abrutissent, ou de simples ignorants que nous devons éclairer. »

Nous n'avons jamais dit : « Ne faites pas d'enfants, laissez cela aux bourgeois. » Nous disons, au contraire : « Imités les bourgeois, ils ont un ou deux enfants, rarement trois, jamais quatre (N'avez pas peur, camarades, leur progéniture ne submergera pas la nôtre.) Cette propagande ne sert guère la cause, aisée, depuis longtemps au courant de moyens prophylactiques utiles, et n'adresse qu'à la portion la mieux douée de la classe ouvrière, la plus apte à nourrir des révoltés, car les autres, les résignés ne s'astreignent pas à diminuer leur plaisir ou à subir un ennui pour atteindre un but qu'ils ne voient point, et pour des motifs dont ils ne comprennent pas l'utilité ; leur indigence, semble-t-il, ne peut croître, la nichée, poussant au hasard avec l'aide de la charité publique ou privée, peut s'augmenter ou diminuer, eux, les auteurs ne perdront pas pour cela une chopine ou un petit verre, ce qui est l'essentiel pour eux. Aussi bien, allez leur prêcher la révolte à ceux-là !

Quoique la théorie de Malthus soit, si non irréfutable, du moins difficilement réfutable, et que l'on puisse concevoir qu'un accroissement continu de la population finirait par couvrir littéralement le globe de microbes humains, j'admets que la solution du problème ne nous regarde pas, nos descendants, plus intelligents, mieux doués, plus éclairés, le résoudront mieux que nous ; mais nous regardons, c'est la misère qui cotoie ou nous atteint, quand elle produit de la procréation inconsidérée, c'est la maladie qui mine nos compagnons épuisés par les couches et les allaitements, c'est l'effroyable vie de celles de nos sœurs qui sont toujours enceintes ou nourrices et dont les maternités perpétuelles subies comme un mal inévitable, forment un état anormal et continu de douleur et de travail, sans repos et sans joies.

Prêcher le néo-malthusianisme n'empêche en aucune façon de recommander la révolte. Mateo Morral était néo-malthusien et s'il n'est pas vrai, ainsi que de graves journaux espagnols nous l'ont voulu faire croire, que le néo-malthusianisme ait été générateur de l'attentat, il est certain qu'il n'a pas fait de Morral un résigné. Nous pouvons donc dire aux jeunes gens : « Lèvez-vous et tenez tête à vos maîtres, par la parole et par l'action, par la menace et par le fait imposez-leur vos volontés : moins de travail et plus d'argent, en attendant l'expropriation totale, l'égalité et la liberté ; mais, si vous voulez aller jusqu'au bout de vos revendications, si vous voulez supporter les longs chômages, cortège obligé des grèves victorieuses, n'ayez pas votre demeure pleine de petits berceaux où la faim crie dans des petites chairs roses qui pâlisent, ces cris qui creusent de larmes les joues amaigrées des mères, amollissent les courages des hommes les mieux trempés et transforment, quelquefois, en un jaune exécré et honni, un révolutionnaire ardent et sincère mais père avant tout.

Songez aux soins éclairés de tous les parents qui exigent ces petits êtres pour qu'ils n'aient qu'une existence moins dure que la nôtre et à qui l'on veut épargner les douleurs physiques et morales dont bien peu de nous furent exemptés ; songez quelle peine est la nôtre pour les mettre à l'abri des maladies auxquelles succombe une si grande partie de la population enfantine ; pour les instruire et nous opposer à ce que l'école, soi-disant laïque, mais réellement mystico-patriarcale, n'imprime dans les cerveaux les préjugés dont nous avons mis dix ou quinze ans à nous débarrasser, pour que ce soient enfin des êtres normaux, c'est-à-dire épanouis suivant leur nature, sans déviation ni contrainte ; songez qu'une femme ayant des enfants en bas âge ne peut faire absolument aucun autre travail sans qu'aussitôt ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes ou à des mains mercenaires, ne soient en danger de mort.

Lorsque vous aurez fait toutes ces constatations que vous êtes bien obligé de faire, vous vous joindrez à nous pour donner les conseils nécessaires aux jeunes compagnons et aux jeunes compagnes et vous leur direz comme nous : « Prenez garde ». Il serait doux sans doute d'avoir de nombreux enfants sains et robustes, dont la force et la bonté ne poussent pas dans la misère ; Prenez garde de ne faire que des infirmes et des méchants ; ne procréez que les enfants que vous pourrez élever sans gêne, suivant vos ressources certaines et dont vous pourrez, sinon surveiller l'instruction, du moins la confier aux rares camarades qui se vouent au noble métier d'éducateurs. Pour



## ENSEIGNEMENT LAIQUE ET ENSEIGNEMENT CONGRÉGANISTE

Un intéressant débat s'est élevé et se poursuit encore entre notre ami Emile Lamotte et un instituteur laïque qui n'a pas l'air du tout d'être notre ennemi. Tous les deux compétents de par leur fonction, en matière d'enseignement et d'éducation, ont seuls jusqu'ici tenu la tribune. Serait-il permis à un profane d'avoir voix au chapitre et d'émettre son opinion qui aura l'avantage de pouvoir être jugée impartiale ?

Nous déclarerons d'abord, pour ne pas faire de jaloux, que l'enseignement laïque et l'enseignement congréganiste se valent. Sans nous arrêter sur le nombre et la qualité des diplômés que peuvent posséder les représentants de l'un et l'autre enseignement, nous dirons que leur méthode est fautive au même degré.

À l'école congréganiste, on apprend d'abord le culte de Dieu, puis celui du Drapeau et comme conséquence : l'obéissance. À la laïque on inculque aux bambins le culte de la Patrie, le culte des institutions républicaines et l'obéissance aux lois.

Donc pour ces points : équilibre. La matière qui occupe le plus les instants des élèves congréganistes est la Religion de Dieu.

Celle qui absorbe les moments les plus longs des élèves laïques est la Religion de la Patrie et de l'Etat.

Encore une fois : équilibre. La morale enseignée chez les uns est la morale religieuse.

Les autres c'est la morale laïque qui les nourrit. La première ramène toutes nos actions à Dieu, la seconde gave toutes ces petites cervelles de choses non moins détestables : préjugé de la famille, préjugé de l'autorité, abandon de la personnalité propre aux mains de l'Etat.

Ceci vaut cela. Nous arrêtons là nos comparaisons sur l'esprit de ces deux enseignements et nous en arrivons aux méthodes.

Constata-t-on bloc, que partout on apprend par cœur, sans exercer le cerveau à s'assimiler la nourriture indigeste qu'on lui donne. Nous citerons comme résultat de cette méthode, la publication que firent les journaux des compositions de ces deux élèves candidats au certificat d'études, véritables pages d'incohérence qui feraient plutôt croire à une plaisanterie, si le document n'émanait de sources dignes de foi.

Partout encore on récompense et on punit. Sébastien Faure, qu'admire le contradicteur d'Emile Lamotte, a suffisamment démontré le côté nuisible du procédé. Ensuite, il est établi que généralement, les sciences mathématiques sont mieux enseignées chez les ignorants que dans les écoles laïques.

Comme compensation, il faut le dire, on n'apprend pas ici que Dieu créa le monde en dix jours. On n'en parle même pas, si on tente un essai, on inculque aux enfants des théories insuffisantes qui sont d'autant plus dangereuses qu'on veut leur donner un caractère scientifique.

Voilà une partie de l'« horrible vérité ». Quant aux titres, s'ils peuvent prouver quelque chose en faveur de l'instituteur qu'il soit laïque ou non, ils ne confèrent aucune qualité à l'élève.

Le certificat de pédagogie confère à celui qui en est détenteur le droit d'éduquer selon les formules de l'Etat. On ne peut pas dire que ce soit là un titre au rôle d'éducateur selon la méthode rationnelle. Celui là ne s'acquiert pas par des examens. Il n'a pas comme conditions d'obtention des formules toutes faites, des moules intangibles. Il se révèle à nous par la réflexion et surtout l'étude rationnelle de ce que doit être dans le futur, l'enfant qui nous est confié.

La laïque doit en faire un « citoyen », le congréganiste un « chrétien ». Tout cela se vaut. Nous, nous voulons en faire un « homme ».

Emile Benoit.

## A propos des Colonies Communistes

La propagande ayant pour objet la diffusion de l'idée anarchiste, comme toute autre du reste, peut se faire de deux façons : 1° la propagande théorique ; 2° la propagande par le fait, ou plutôt par l'exemple.

Dans les deux cas, il est de toute nécessité que l'argumentation ait été pesée avec une précision telle qu'elle ne prête le flanc à aucune critique présentant une apparence de raison.

L'auditeur ou le spectateur doivent être convaincus sans efforts, surtout si, comme dans la société actuelle, leur éducation première, le milieu dans lequel ils se meuvent, les rendent réfractaires à une compréhension qui serait un peu compliquée.

Il faut donc toujours procéder du simple au composé.

Quand nous disons aux travailleurs : vous souffrez de toutes les privations qu'un salaire insuffisant vous impose ; vous manquez d'air dans des logements trop étroits ; vous devez restreindre au strict nécessaire l'alimentation que vous désiriez plus abondante et plus variée ; vous êtes soucieux de ce que vos enfants, vos compagnes et vous-mêmes, ne pouvez vous procurer en suffisance, vêtements, linge, chaussures ; vous sentez peser sur vous tout le poids des inégalités sociales quand, dans vos courts instants de repos, vous ne pouvez même jouir de quelque distraction saine et, par répercussion, devez en priver votre famille ; cela, les travailleurs le sentent vivement et répondent : « C'est vrai ! »

Si nous ajoutons : Il existe, à côté de nous, des gens qui sont propriétaires, rentiers, usiniers, officiers, magistrats, politiciens, etc., etc., et ces gens possèdent la terre, les usines, les instruments de production, les capitaux, le pouvoir, l'autorité ; les travailleurs à nouveau, disent : « Ces gens, nous les connaissons et nous les condamnons. »

Si nous renforçons l'argumentation en établissant cette comparaison : Les travailleurs produisent et ne consomment pas ce qui leur est utile ; les propriétaires, les rentiers, les usiniers, les magistrats, les po-

liticiens etc., etc., consomment au delà même de ce qui leur est utile, ou détournent arbitrairement la majeure partie des produits consommables et ne produisent pas ; les travailleurs, constatant quotidiennement ces choses, sans toutefois en avoir raison, disent : « Cela aussi est vrai. »

L'argumentation était péremptoire, le fait patent, et si obtus que soit le cerveau de l'individu auquel nous nous adressons, ces points de la discussion restent acquis à notre avantage, sans possibilité de réfutation.

C'est alors qu'apparaît la nécessité de changer cet ordre de choses. Et comme nous n'examinons plus ce qui est, comme la méthode expérimentale ne peut plus être employée, que toute analyse ou toute synthèse sont impossibles, nous entrons dans le domaine de la métaphysique et dame, chacun s'en donne à cœur joie.

Les systèmes les plus divers s'échafaudent et s'écroulent tour à tour, parce que leurs auteurs bâtissent sur le sable et ne veulent pas tenir compte du facteur essentiel : l'individu.

On me permettra d'être d'accord avec les paroles que j'ai rapportées, de Clemenceau : « Le cadre de l'organisation sociale est et ne peut être que le produit de conceptions humaines successives ; modifier arbitrairement le cadre de l'organisation sociale sans savoir si l'homme est en état de s'y adapter, ne peut conduire qu'au désordre le plus caractérisé. Si vous vous attachez principalement à la réforme de la personnalité humaine, l'homme saura trouver de lui-même le cadre d'organisation qui lui convient. »

Ceux qui ne ressentent pas la vérité de ceci, ne sont pas au courant du but poursuivi par les *Causeries Populaires* en ce qui concerne les adultes ; par les tentatives de Sébastien Faure et de Madeleine Vernet, en ce qui concerne les enfants, autrement, avec moi, il aurait reconnu ce qu'avaient de fondé les paroles de Clemenceau.

La propagande théorique fait donc faillite lorsqu'elle aborde les probabilités, lorsqu'elle quitte le terrain si fécond de la dis-

section sociale. La propagande par le fait nécessite peut-être un temps plus long, mais elle a cet avantage de pouvoir s'appliquer à la démonstration, favorable ou non, d'hypothèses émises. En tous les cas, ceux qui l'emploient doivent observer la même rigueur de procéder, admettre la critique la plus recherchée, pour que le résultat possède toute sa valeur démonstrative.

Il y a quelques années une première expérience de colonies communistes fut tentée à Vaux. Il en reste des traces, assez curieuses même.

Dès le début, alors que l'idée n'était qu'un germe, et qu'une propagande active ayant pour but de réunir la première mise de fonds était faite par les promoteurs, je pris place parmi les adversaires du projet et malheureusement pour la colonie, j'avais prédit ce qui advint.

À cette époque, seule, la psychologie de l'individu m'inquiétait. Admettant l'entière sincérité des partisans, je me demandais si les individus, sortant du milieu actuel, si rapide, si intense qu'il est leur évolution morale, étaient bien préparés à créer des milieux libres.

Dans le feu de la discussion, les questions d'intérêts personnels, de désirs de se soustraire aux soucis quotidiens avec l'aide de la bourse des camarades, etc., furent bien soulevées.

Mais, si elles revêtaient quelque importance vis-à-vis d'individus comme il nous est donné d'en rencontrer tous les jours, toujours facilement décevables, malgré le masque de sincérité dont ils s'habillaient, elles ne pouvaient, toutefois, entrer en ligne de compte dans le succès ou l'insuccès auxquels la tentative était vouée.

Depuis, d'autres colonies se sont fondées, avec des fortunes diverses, et voici qu'aujourd'hui des appels sont lancés en vue de la constitution, en un Canada quelconque, de nombre de colonies nouvelles.

Jomets intentionnellement d'autres projets, ayant une forme un peu industrielle, dont tous les camarades auront pu lire les appels, différemment rédigés mais conciliant tous au même but.

Il s'agit donc, en l'espèce, de savoir si l'essai de propagande par le fait tenté par les colonies communistes a donné des résultats probants, tels que nous devions nous y rallier et orienter nos efforts vers l'intensification de ces milieux.

Je le demande en toute sincérité à ceux qui à cette heure palabrent en faveur de leur projet personnel, l'expérience concluante pour l'affirmative ?

Non ! et ils le savent bien ! Le seul argument que pourront m'opposer les « colonistes », c'est qu'ils espèrent, ayant une foi sereine, absolue en eux-mêmes, faire mieux que leurs prédécesseurs.

Ils se heurteront aux mêmes difficultés matérielles et morales.

Pour ne parler que des moindres, les poches des camarades ne sont pas inépuisables et les sollicitations répétées finissent par lasser. Or, dans notre société, on ne fait rien sans capitaux.

Les mentalités anarchistes, si perfectionnées et si perfectibles qu'elles soient, n'empêchent pas que si, séduits par l'apparence d'affranchissement qu'offre la colonie, des camarades s'y sont groupés, au bout d'un certain temps, la loi d'affinité reprendra toute sa valeur et viendra dissocier ce qui paraissait le mieux cimenté. Cela confirmera, une fois de plus, ce que j'ai dit et écrit maintes fois déjà : les individus ne pourront s'émanciper intégralement qu'autant que le milieu social ayant évolué aura ainsi préparé l'émancipation totale des humains.

Si donc, comme il m'apparaît, les colonies communistes n'ont pas d'autre objet que de servir de lieux de retraite aux dégoûtés de la vie, aux lassés de la propagande active de tous les jours ; si, en un mot, elles doivent opérer une sélection entre ceux qui pensent que pour quelques heures de jouissance dans la vie, il ne vaut pas la peine de s'expatrier ou bien de s'abstenir du mouvement social ; et ceux qui, pressés de vivre, préfèrent dépenser toute leur énergie, toute leur activité, à leur profit personnel, elles ne sont plus intéressantes au point de vue anarchiste.

Je dirai plus ; elles sont nuisibles, car la démonstration qu'elles voulaient faire s'étant retournée contre elles, il est de toute urgence de les exclure des moyens de propagande à employer vis-à-vis des frustes, des ignorants, que seule l'éclatante vérité peut convaincre.

G. Roussel.

## Leur République

Ce n'est pas en vain que l'ami intime de Cornelius Herz préside aux destinées de la République et tandis que nous voyons Thomson glorifier les gros industriels métallurgistes en leur promettant les fortes commandes que nous paierons, tandis que sous l'assaut de tous ses nourrissons, le budget de notre « douce patrie » dépasse quatre milliards, le règne des pots-de-vin fleurit plus que jamais.

Voici, racontée pour la première fois tout au long, l'histoire du scandale du jour... qui n'empêchera point son auteur de continuer à régner, tandis que des anarchistes peupleront les bagnes.

Le *Courrier Européen* s'en exprime comme il suit :

« Le langage » du Pré-Catelan et M. Leygues. — Cette semaine a été plaidée devant la cour de Paris l'appel du jugement relatif à la vente du domaine de Bagatelle par la Ville de Paris. Le tribunal avait condamné l'architecte à payer à un intermédiaire 75.000 francs de commission. Quelle distribution mystérieuse de pots-de-vin, quelles interventions sonantes auprès du Conseil municipal, quelles scandaleuses campagnes de presse se cachent sous ce mot : *commission*, qui maintenant reçoit sa consécration judiciaire, non plus seulement dans le domaine commercial, mais dans le domaine politique ? On ne peut que l'imaginer, car les dossiers secrets des « intermédiaires » restent d'ordinaire soigneusement clos.

Le *Bulletin Municipal* du mois de mai dernier porte les traces d'une discussion scabreuse sous laquelle perle le scandale étouffé d'une nouvelle opération aussi louche que la vente de Bagatelle : il s'agit de la concession pour une période de dix ans du Pré-Catelan. Cette concession avait été auparavant accordée pour une courte période renouvelable, à une petite ferme dans laquelle les promeneurs du Bois de Boulogne allaient souvent le matin boire une tasse de lait, et qui a été démolie l'année dernière. La concession fut reprise par MM. Letellier, propriétaire du *Journal*, et Paillard, le célèbre restaurateur des grands boulevards, associés. Une commission du Conseil municipal, composée seulement de quelques membres — trois si nous ne nous trompons — chargée de statuer, leur attribua la concession pour une période de dix années et aux mêmes conditions, fort avantageuses, qu'au concessionnaire de la petite ferme disparue.

La discussion insérée au *Bulletin Municipal* et à laquelle nous faisons allusion montre que le Conseil s'étonna fortement de cette décision qui n'avait tenu nul compte, dans la détermination du prix, de la plus-value donnée à la concession par l'autorisation d'y établir un café-restaurant à la mode au lieu d'un pavillon champêtre débitant uniquement des tasses de lait, et surtout par la durée inaccoutumée de la concession, qui empêchait la Ville de Paris de profiter des offres, plus avantageuses, des concurrents de MM. Paillard et Letellier, comme elle en eût eu le loisir avec une concession à courte durée, renouvelable. Les membres de la commission ne donnèrent pas d'explications. Sans doute, le *Journal* avait-il su projeter la lumière nécessaire sur leurs hésitations.

MM. Paillard et Letellier, une fois concessionnaires, chargèrent M. Tronchet, compatriote et ami de M. Leygues et qui doit à cette amitié le titre d'architecte du gouvernement et d'inspecteur de l'enseignement du dessin et des musées, — de construire le chalet dans le style du dix-huitième où est installé le café-restaurant. Il fallait une bonne réclamation pour lancer la nouvelle exploitation. On la fit à peu de frais, sans préjudice d'une bonne recette.

M. Tronchet obtint de M. Leygues qu'il donnerait au Pré-Catelan en l'honneur du roi Sisowath, la fête qui fit tant de bruit et tant de mécontents. Les invitations furent lancées au nombre de 15.000 pour 2.500 places et la foule des femmes en décolleté et des hommes en frac qui s'écrasa contre les barrières de la police dut se réfugier, par milliers, au café-restaurant. M. Leygues ayant omis, les uns disent volontairement, de faire installer un buffet à ses frais, d'une excellente recette et bonne réclamation pour MM. Paillard et Letellier.

Le *Journal* lui-même n'eût pas mieux fait que M. Leygues. Sans doute, la location du Pré-Catelan ne coûta pas cher au ministre — à moins qu'elle ne lui ait rapporté.

LE LIBERTAIRE ricevos plezurege la esperantan korespondanoj de la tuta mondo de gijaj samideanoj pri la anarhisto movado en cio lando.

## Sur les Syndicats d'Instituteurs

Sur la question si controversée de l'entrée des instituteurs dans les Bourses du Travail, nous recevons d'un instituteur du Sud-Ouest la lettre ci-contre.

Elle n'est guère tendre pour la mentalité du corps primaire enseignant. Nous la publions telle quelle, pensant qu'après les articles sur le même sujet du *Mouvement Socialiste*, de *Pages Libres*, de Delesalle, Michel Petit, Orony et d'autres des *Temps Nouveaux*, cet autre son de cloche a le droit d'être entendu.

Les idées de notre correspondant, ne sont cependant pas les nôtres. Les syndicats d'instituteurs qui étaient au nombre de trois quand le ministre Rouvier, ordonna contre eux des poursuites, sont maintenant dix-sept. Le mouvement croît. Malgré ce que dit notre camarade des instituteurs en particulier et des fonctionnaires en général, nous aimons à croire que les syndicats d'instituteurs comprendront leur mission, que leurs membres cesseront — d'abord par la pensée — d'être des fonctionnaires et prépareront le jour où l'école sera séparée de l'Etat.

S'il en était autrement, la crainte manifestée par notre ami de voir les Bourses absorbées par l'élément enseignant ne paraît chimérique. Les manuels sont les aînés des instituteurs dans la poussée éman-

« Si vous n'avez pas à renoncer aux joies saines, légitimes et nécessaires de l'amour, jeunes hommes, au lieu de sacrifier à Vénus dans les lupanars ou les bouges, ayez une compagne que vous aimerez et qui vous aimera, ayez un foyer riant où vous voudrez rester au lieu d'aller dans les infectes tanières, dont l'haléine empestée suffirait à empoisonner ; jeunes filles, livez-vous en crainte aux bras de votre bien-aimé, ayez l'âge de l'amour, goûtez-le dans la multitude sans restriction ni entraves ; vous serez libres, du maximum de liberté qu'on peut arracher à une société ; vous serez forts et en bonne santé tous les deux, vous pourrez appeler à la vie d'autres êtres qui, peut-être, mèneront à bien la révolution que notre génération prépare et qui ne cessent mais ne verra probablement pas.

Félix Malterre.

LE LIBERTAIRE expédie contre demande, aux prix ci-dessous :

### LE DROIT A L'AVORTEMENT

(Les Deux Consciences)

par le docteur Darricarrère

Exemplaire, 2 fr. 75. — Franco : 3 fr. 25.

## POUR FERRER

Paris, comme à Madrid, la préoccupation des juges est d'impliquer dans les poursuites, à la suite d'attentats à la dynastie, des personnalités du plus haut caractère, à raison de leurs relations avec les auteurs de ces attentats.

Celui de la rue de Rohan a donné lieu à l'arrestation et, heureusement, à l'acquiescement de Malato et de ses amis. Après avoir de Madrid, on a, contre toutes apparences, sans tenir compte de sa démarcation toute spontanée, arrêté le citoyen Ferrer, dont la vie faite d'abnégation, de dévouement et de sacrifices, inspire l'admiration aux hommes de tous les partis.

Les mesures tendancieuses, dictées par le régime de la Magistature pour tous ceux qui pensent et propagent les idées de progrès, sont odieuses. L'inauguration de ce système de « complicité morale » est un danger pour ceux que leur talent et leurs convictions placent au premier rang des partis d'avant-garde et que leur vie militante amène à avoir des relations dans tous les milieux.

Nul n'ignore, d'ailleurs, les magistrats tout les premiers, que les attentats de réelle nature sont le fait de personnalités qui n'engagent, en tout cas, qu'elles-mêmes. Il est temps de réagir et d'opposer une digue sérieuse aux agissements de MM. les Juges de tous les pays.

Ferrer, par son œuvre d'enseignement, les bibliothèques populaires créées, était une menace pour le gouvernement espagnol. Aussi attendait-on, en haut lieu, l'occasion, le prétexte de l'atteindre dans son œuvre en le ruinant. L'attentat de Madrid est venu malheureusement les fournir. Ferrer a été emprisonné et, de plus, acte qui caractérise bien la tendance, on s'est empressé, avant toute chose jugée, de séquestrer ses biens en Espagne et, en ce moment, on est en instance, par voie diplomatique, auprès du gouvernement français pour qu'il en fasse autant.

Les mesures « conservatoires » injustifiées commandent une action et une réaction énergiques et immédiates. Elles demandent une protestation sérieuse et énergique, et c'est dans ce but que nous adressons cet appel indistinctement à tous groupements et individualités. Adresser les adhésions à M. Buisson, 11, rue des Petites-Ecuries, Paris.

P. S. — Nous rappelons que le procès intenté par les juges d'Alphonse XIII à notre ami Ferrer et au républicain Nacens doit venir prochainement. Il serait urgent qu'une démonstration vigoureuse de notre sympathie et de notre amitié pour ces deux innocents fût faite.

## L'Esperanto

L'utilité de l'adoption d'une langue universelle pourrait se justifier rien qu'en se rendant compte des nombreux essais tentés pour la créer.

Et s'il fallait prouver cette nécessité devant certains, certes, ce ne devrait pas être devant des anarchistes, devant des internationalistes.

Mais les efforts déployés précédemment avaient échoué tous par suite de difficultés colossales et si l'esperanto les a pu surmonter, malgré l'accueil plutôt froid qui lui a été réservé à une langue forgée, se présentant après le lamentable échec du volapuck, c'est que l'esperanto présentait, au plus haut degré, les qualités suivantes :

Être une langue auxiliaire pratique, vraiment internationale et neutre.

Il faut de plus ne jamais l'avoir entendu parler par quelqu'un qui exerce à sa prononciation, pour ne pas savoir :

1° Quelle peut être parlée par tous sans effort ;

2° Quelle est harmonieuse.

Donner les mêmes raisons qu'on apportées ses partisans à sa diffusion, n'est-ce pas en fournir à la fois, et la meilleure démonstration et la meilleure justification de la façon dont elle a été bâtie.

Nous prétendons qu'aucune langue naturelle n'est plus facile ni plus régulière que l'esperanto.

Beaucoup de gens qui n'ont pas soigneusement étudié la question d'une langue internationale croient que la meilleure d'elles serait le latin. Ils ont tort évidemment, et cette langue ne saurait servir à nos besoins modernes.

D'abord, il faut faire remarquer que le latin est très difficile à apprendre. La grammaire est irrégulière, compliquée et pleine d'exceptions. Ses formes grammaticales sont désuètes, caduques et très dissimilables des formes de nos langues modernes.

Et nous savons trop tous combien les enfants, après de nombreuses années passées aux écoles et collèges, ne savent cependant point le latin, et sont incapables de le parler ou de l'écrire. De plus, le latin serait-il très facile et très simple, il ne nous servirait pas d'un usage général. Une telle, en effet, d'objets, d'idées, d'expressions, de pensées existent maintenant qui n'existent pas au temps de Rome. Il nous serait donc nécessaire, pour pouvoir nous servir de la

langue latine, de la refaire, et de construire une grande quantité de mots nouveaux pour désigner les objets et exprimer les idées modernes. Cette formation d'expressions nouvelles emprunterait la langue de mots étrangers et ne l'embellirait certes pas, et l'on enseignerait ainsi aux enfants une langue qui différerait absolument de la langue latine classique et le niveau des études s'en abaisserait d'autant.

Si donc la langue latine ne peut servir à notre but, cherchons-en une autre. Serait-ce une des langues parlées sur le globe qui pourra jouer le rôle que nous désirons ?

On a dit souvent qu'une langue non naturelle, forgée, n'avait aucune chance de réussite et que jamais les hommes n'en accepteraient l'usage. Et alors certains proposent alors d'internationaliser une quelconque des langues existantes : l'anglais, le français ou l'espagnol, par exemple. Beaucoup de gens les parient déjà, disaient-ils, et leurs qualités sont reconnues, inutile donc de fabriquer une langue quand il en existe et qu'on peut en choisir une, bonne et belle.

Mais ceux qui parlent ainsi oublient deux points très importants :

Premièrement, le peuple dont la langue deviendrait langue internationale, en tirerait une prépondérance qui lui assurerait promptement la maîtrise mondiale ; les autres peuples n'accepteraient pas de s'abaisser ainsi devant un seul et de lui accorder autant de force.

Ensuite, les langues naturelles sont difficiles à apprendre, tandis que l'esperanto est doublement au moins plus facile qu'aucune des langues naturelles. Si l'on choisit pour la langue internationale, une de celles-ci, ceux qui pourraient l'apprendre ne seront jamais très nombreux. Si l'on choisit, au contraire, l'esperanto, chacun pourra, sans maître et en quelques mois seulement, la pratiquer.

Ce ne seront donc plus quelques milliers de personnes qui pourront communiquer entre elles, mais des millions.

Puisque désormais un nombre assez important de camarades anarchistes s'intéressent à l'esperanto, que certains d'entre eux ont déjà entrepris de s'en servir pour l'échange de leurs idées, que d'autres — de différents pays — s'efforcent de créer en cette langue le premier organe vraiment international qui puisse servir à notre propagande, il importe définitivement d'expliquer en quelle façon l'esperanto doit être répandu et utilisé par nous.

Il est inadmissible, — il doit l'être, en tout cas — qu'un individu se disant anarchiste, puisse ridiculiser cet instrument de progrès, refuser obstinément de s'en servir, et en tout cas, lui dénier les qualités qui lui sont reconnues et que nous examinerons bientôt : à savoir qu'à l'heure actuelle, l'esperanto est la langue la plus facile à apprendre pour les hommes de tous les pays et par les hommes d'une culture moyenne ; qu'ensuite elle est une langue maniable, fidèle, pouvant exactement et sans crainte d'erreur rendre les pensées et nommer les objets, quels que soient ces objets et ces pensées.

M. F.

## Flics Syndiqués

Le *Libertaire* n'a éprouvé aucun besoin de « saluer l'éveil de la conscience syndicale » chez les assommoirs de poivrots, de manifestants et de marchandes de quatre saisons. Cette corporation, — des sergents de ville — étant, de par ses fonctions mêmes au ban de l'humanité civilisée ne peut rien accomplir de propre quand elle reste dans l'exercice de ses fonctions et le jour seulement où elle les abandonnera, elle nous intéressera.

Mais voici la piquante révélation que fait sous le titre « Choc en retour », le *Cri de Paris* et qui édifie sur la moralité des « gardiens de la morale » ceux qui n'ont pas eu connaissance des traquenards dirigés contre les nôtres, par le même moyen et quand les feuilles en question s'appelaient *la Révolution sociale*, *la Révolutionnaire*, *l'Internationale*, etc.

« On éprouvera quelque surprise, dans le public, des tendances syndicalistes manifestées par les agents de police et le personnel des commissariats parisiens. Disons le mot de l'énigme. Car l'histoire est savoureuse.

« Il y a quatre ans, un commissaire aux délégations judiciaires, M. Hartmann, qui exerçait ses fonctions sous le pseudonyme de « Bernard », prenait la direction du contrôle, à la Préfecture de police. Le contrôle est revêtu d'attributions assez semblables à celles du capitaine adjudant-major dans les corps de troupe. Par lui, les policiers, à tous les degrés de la hiérarchie, sont l'objet d'une surveillance occulte, qui cherche à scruter, par tous les moyens, leurs idées, leurs goûts, leurs opinions, leurs habitudes, leurs relations, etc.

« Or, peu après l'arrivée de M. Hartmann-Bernard au contrôle, naissait, comme par hasard, une feuille bi-hebdomadaire, le *Sergent de Ville*. Les promoteurs du nouvel organe se déclaraient fiers d'un violent amour pour la corporation des gens de police, invités à faire valoir leurs doléances. Les correspondances affluèrent. Le *Sergent de Ville* se mit à attaquer les grands chefs et M. Lépine. Par l'envoi de naïves épitres, les agents faisaient chorus. En des proses enflammées, le journal leur promettait la lune, les engageant à se constituer en syndicat, pour la décrocher. Le directeur de la feuille — ancien écolier chez les Pères Jésuites — vous abordait mystérieusement, dans la rue : « Ça marche, mon cher, le *Sergent de Ville*, ça marche ! Lépine veut m'étouffer... Il m'a fait venir hier. Il m'offre trente mille francs pour cesser. Naturellement, je ne marche pas... »

« Eh bien ! — le lecteur l'a deviné, sans doute, — le *Sergent de Ville* n'était qu'un piège. Un trébuchet dressé par le contrôle de la Préfecture de police, et où, sottement, vinrent se faire pincer les candides auxiliaires de l'Administration, supérieurement renseignés par leurs propres déclarations, dont on constituait des dossiers à chacun d'eux. La besogne terminée, et tout le monde pourvu de « notes », grâce à cet ingénieux stratagème, le *Sergent de Ville* était devenu inutile. La Préfecture le supprima.

« Mais on n'avait pas prévu les effets du choc en retour. Les idées subversives semées dans les cerveaux simplistes des agents sont en train de germer et de s'épanouir. Le contrôle a lui-même forgé le fer qui sera un instrument de mort. Et le policier subtil qui inventa le *Sergent de Ville* fut pris à son propre appau. »



## L'ENTRAÏDE

cipatrice et ce sont les premiers qui ont à apprendre aux derniers.

Ceci dit, voici la lettre :

H. B.

« L'admission des instituteurs primaires, dans les Bourses du Travail me paraît une très mauvaise chose.

Et voici pourquoi :

Les instituteurs sont des fonctionnaires. Ce sont même les plus orgueilleux et les plus insupportables de tous les fonctionnaires.

Peut-être parce que ce sont eux qui ont le moins le droit d'être orgueilleux (en supposant que quelqu'un ait ce droit).

L'instruction des instituteurs primaires, n'est pas supérieure à celle de beaucoup d'ouvriers des villes. Elle est même inférieure à celle de beaucoup d'ouvriers, en ce sens qu'elle est faussée et qu'elle n'est souvent ni comprise, ni assimilée par les pédagogues eux-mêmes.

L'orgueil et l'esprit faussé des instituteurs a pour cause ce fait qu'ils ont reçu la consécration du *Dieu Etat*, de l'*Etat Souverain* en vue d'enseigner les jeunes prolétaires.

Depuis la troisième République, cet orgueil des instituteurs a pris des proportions immenses, car la République leur a décerné le monopole de l'enseignement.

Par là, ils remplacent les anciens sacerdotés. Ils sont une véritable « caste » et aujourd'hui il ne faut plus de castes.

Cet orgueil des instituteurs a une conséquence sociale importante. C'est la suivante : Ceux qui ont vu les instituteurs dans différentes sociétés : groupes politiques, philosophiques, etc., ont fait la constatation que les instituteurs considèrent toujours les autres membres comme des *enfants*, auxquels ils ont une tendance à faire la classe sur des sujets politiques et sociaux que les autres membres du groupe connaissent et comprennent souvent mieux qu'eux.

Il faut qu'ils disent leur mot à propos de tout, mais toujours c'est le *pédagogue* qui parle, et qui est d'autant plus insupportable qu'il parle la plupart du temps sur des sujets qu'il connaît très superficiellement.

Ainsi, depuis dix ans, les instituteurs ont envahi la *Franc-Maçonnerie*, qu'ils voudraient diriger dans le sens de leurs intérêts. Mais, dans la *Franc-Maçonnerie*, les instituteurs, par leur manie de considérer les autres Maçons comme des « enfants », se sont fait détester et je connais beaucoup de F. M. qui pensent à réagir contre cette ingérence faugante des instituteurs.

Dans les *groupes socialistes*, c'est la même chose. S'il y a un instituteur dans un groupe, celui-ci veut être candidat du Parti.

Exemple : Les nombreux instituteurs et professeurs, candidats aux dernières élections législatives de la prétendue section française de l'Internationale ouvrière.

Dans le Lot-et-Garonne, en particulier, il y avait dans les groupes deux instituteurs, B... et D..., qui avaient à un moment mérité les foudres du ministre Chaumié. B..., pour être candidat, quitta les unités, il est aujourd'hui suspendu aux basques du député Chaumié, fils du ministre précité. D... est resté au Parti ; il fut candidat à Nérac, chacun sait comment il soutint Lagasse.

Bref, les instituteurs veulent tout envahir : groupes de Libre-Pensée, sections des Droits de l'Homme et, partout, ils veulent être les dirigeants. Dans les Bourses, ils considèrent les ouvriers comme leurs élèves, — ils seraient persuadés être dans des cours d'adultes. De là à maintenir les ouvriers en tutelle, il n'y aurait qu'un pas.

Détournons-nous des syndicats de fonctionnaires. Les fonctionnaires, en général, ont des « détails spéciaux » qui sont beaucoup moins intenses chez les autres hommes : 1° ambition de l'avancement ; 2° jalousie des collègues, voila pour les honnêtes et, en plus pour les autres : délation, courtoisie, hypocrisie, lâcheté ; il y a sans doute des exceptions, car, comme dit le proverbe, il y a des honnêtes gens partout, mais les fonctionnaires débarrassés de l'esprit de caste doivent être bien rares.

Un instituteur du Sud-Ouest.

## Confessions d'un Antimilitariste

En vérité, ami lecteur, si j'étais patriote, je pourrais chanter ma plante sur l'air plaintif de la complainte de Fualdès.

J'avais deux amis d'enfance : l'un, Dubois-Desaulle, devait être condamné, pour un motif futile, à dix ans de compagnies de discipline ; l'autre, un jeune escrivan d'avenir, délicat et doux, devait mourir pour la Patrie, c'est-à-dire être victime, d'abord, de la goujaterie grossière de ses concitoyens militaristes — des simples soldats, s'il vous plaît — et périr enfin de par les négligences coupables d'un médecin-major.

Mais tous deux connurent le régime. Moi seul je fus épargné. Mes épaules demeurèrent vierges de la glorieuse livrée du troupière. Mes cuisses ne se sont pas fleuries de furoncles à l'exercice du cavalier et mon anatomie ignore la joie de parcourir, vers des buts indéterminés, des routes poudreuses, sous l'agréable et coquet fardeau d'un sac, d'un fusil, d'un sabre-baïonnette, d'une carabouche, d'une musette et d'un bidon.

Je ne suis point patriote et je n'ai pas été soldat. Dois-je en remercier Dieu ou les Dieux intelligents, la Matière brute ou le déterminisme de la Force aveugle ? Je ne sais, car toutes ces entités me paraissent des explications enfantines sur lesquelles s'exerce également mon scepticisme aimable. Mais le résultat est là et je m'en réjouis dans l'espace et dans le temps.

Te plairait-il, ami lecteur, entre deux articles de théorie, d'écouter une petite histoire et d'apprendre pourquoi je ne fus jamais, contrairement à la plupart d'entre nous, ni patriote, ni soldat ? Narrer ceci me permettra d'ajouter quelques souvenirs à la gloire de la sacro-sainte administration que l'Europe et Sisovath nous envient.

Aussi, je m'exécute, bien qu'il s'agisse de l'enfance « moi » dont on pourrait dire que chacun y pense avant toute autre chose, en gardant la pudeur de n'en parler jamais. Pour une fois, les conventionnalistes vou-

dront bien excuser cette licence pleine de hardiesse.

Voici :

Un ennuieusement bizarre de circonstances matrimoniales a placé parmi mes ascendants des Normands, des Hollandais, des Parisiens, des Belges et des Espagnols. Je suis donc d'une origine plutôt panachée. Mais cela n'empêche point, les sentiments. Demande plutôt à Max Regis, Italien, Français et Maître d'Alger... Les miens auraient sans doute suivi le cours normal infligé par l'éducation, s'ils n'avaient été quelque peu détournés de leur destination par un cas particulier :

Né à Liège, en Belgique, et de mère française, je fus tout d'abord placé en pension à Saint-Jean. Connaissant la nationalité de ma mère, mes petits camarades se hâtèrent de me traiter de « sale Français ! » Sans trop savoir pourquoi, par simple esprit de contradiction, je revendiquai ce titre et fus l'objet de quelques persécutions. Etant entré quelques années plus tard au lycée Saint-Louis, à Paris, comme interne, ce fut bien pire : Un fâcheux accent trahissait ma provenance, je fus traité cette fois de « sale Belge ! » et, tant qu'il n'eut point disparu, je dus subir de cruelles brimades.

Je remarquai que, d'un côté comme de l'autre de la frontière, le chauvinisme vantard des gosses crée, exalté par les professeurs, les portait à parler de ce qu'avait fait leur père soldat, ou leur père officier, ou leur oncle général. Ceux qui n'avaient point de parents militaires, ou qui n'osaient en inventer, se rattrapèrent sur ce que l'auteur de leurs jours possédait une canne à épée, des pistolets, des revolvers, des fusils, une hache d'abordage, que sais-je ? D'autr, avec des intérêts si divers, de telles conversations, compléta l'œuvre des brimades et eut le don de me dégoutter complètement de mes deux nationalités occasionnelles. J'écoutais avec indifférence, durant les classes morales, sous la douche tiède des mots, l'histoire de nos « victoires » et de « nos » revers aussi, dont on ne saurait dire jamais s'ils ne sont pas plus dignes de louanges encore que « nos » victoires...

Et, comme Jules Verne célébrait dans ses livres les exploits d'Anglais, courageux toujours et jamais Don Quichottesques, comme les acrobates les plus adroits, les plus garnis de biceps portaient, sur l'affiche des cirques, des noms anglais, je me promis plus tard, d'être anglais à mon tour.

Il faut reconnaître qu'ainsi j'eusse été complet.

Mais je n'envisageais qu'une chose : ne pas rester solitaire de l'espèce stupide des vaniteux et des bavards que j'avais eu successivement autour de moi. Par la suite, je devais être appelé à constater que, de cette espèce d'hommes et de petits enfants était littéralement farci le territoire de toutes les patries et je trouvais plus simple de n'en plus admettre aucune pour mon usage personnel.

Cependant les bureaux de recrutement ne partageaient point à mon égard l'indifférence que j'accordais à leur institution. Je devais partir sous un drapeau quelque jour avec une classe belge ou française de pauvres diables hurlants, saouls et vomissants. La force devait m'y contraindre, à défaut de ma bonne volonté.

A dix-huit ans, n'étant point heureux de la situation qui m'était faite dans mon pays d'adoption, je résolus de devancer l'appel et de m'engager pour trois ans dans l'infanterie de marine, à cause des voyages et pour en avoir fini plus tôt avec le service.

Un philanthrope, homme d'une haute moralité, loua ma résolution.

— Et puis, ajouta-t-il, vous avez un certain bagage d'instruction, qu'est-ce qui vous empêcherait d'y rester à l'armée ? De passer par Saint-Maixent, d'être officier ?... Aux colonies il meurt beaucoup d'hommes parmi les marins. C'est avantageux, on arrive beaucoup plus vite... Et puis, vous serez reçu partout, vous pourrez faire un riche mariage, avec une dot soignée... Ah ! mon gillard ! si j'avais su, si j'étais à votre place !... Mais, voyez-vous, ce que je vous recommande c'est la discipline : Obéissance passive aux chefs, bonne conduite, il n'y a que ça ! Quand vous aurez vos galons de caporal, pas de familiarités avec les hommes, même vos anciens camarades. Fini le tutoiement. Et n'hésitez pas à les mettre dedans du premier coup s'ils ont l'air de ricaner ; cela vous fera valoir, on saura à qui l'on s'adresse... Mon frère qui était officier en 70, mon frère qui étranglait encore un prussien avec les dents s'il ne pouvait le faire avec les mains, eh bien mon frère a fait attacher une nuit à un arbre, aux avant-postes, par la neige, une espèce de Bellevillois qui s'était permis de protester pendant la marche... Tout le monde doit faire son devoir et s'agit d'être bâti avec le bois dont on fait les gendarmes... Ah mais !...

En dehors de ces sages encouragements, quatre pièces m'étaient nécessaires pour mon engagement volontaire : mon acte de naissance, un certificat de bonne vie et mœurs, un extrait de mon casier judiciaire et l'autorisation de mes parents. Un employé de mairie m'avait renseigné là-dessus.

Je lui présentai d'abord un extrait de mon acte de naissance, fait à Liège.

— Ah ! ça, dit-il, après l'avoir examiné, ils sont donc fous en Belgique !...

Pour changer !

— ... En quelle année êtes-vous né ? Vous n'avez pas soixante-dix-huit ans, je suppose ?

— Je ne crois pas, répliquai-je. Je suis né en mil huit cent soixante-quatorze.

— Eh bien ! là-dessus, on a mis mil huit cent quatorze. Ils n'ont oublié que soixante. Ah ! les bougres !

Par suite d'oubli, mon papier ne portait en effet que cette date. Mais c'était excusable. Je suis venu au monde au printemps et je répliquai qu'à cette époque les employés de mairie songent sans doute plus à fabriquer de nouveaux citoyens qu'à enregistrer leur apparition.

Je montrai ensuite à mon Mentor le certificat de bonne vie et mœurs. Il m'avait été gracieusement délivré par un commissaire de police que je voyais pour la première fois, sur le double témoignage d'un herboriste et d'un charbonnier qui m'étaient totalement inconnus, et ne s'aperçurent de mes bonnes intentions envers mes semblables que lorsque je leur offris un apéritif bien mérité.

L'extrait du casier judiciaire portait un élogieux : Néant. Pourtant il fit réfléchir cet homme de bureau.

(A suivre). Jean Marestan.

Ce n'est point du livre de Kropotkine que je veux parler ici ; mais j'emprunte son titre, puisque c'est de l'entraide que je veux traiter, moi aussi.

Moins optimiste que le philosophe dont j'aime pourtant les belles pages, si pleines de bonté et de grandeur d'âme, je ne vois pas, moi, que l'entraide soit universelle. Je le désire je le souhaite, mais enfin je constate ce fait : C'est que la lutte pour la vie est actuellement plus forte que l'entraide. Tous, nous avons d'abord « besoin de vivre » ; et ceux d'entre nous qui veulent l'oublier deviennent bientôt des gueux, des sans-ressources, des vaincus en un mot, puisque sans ressources l'homme ne peut plus ni lutter, ni vivre.

Non, l'entraide n'existe pas. Kropotkine a beau me donner des exemples admirables de fraternité chez les animaux, je n'oublie pas que les petits oiseaux, si secourables entre eux se nourrissent de bestioles qui pourtant elles aussi avaient le droit de vivre. L'araignée dévore sans pitié la mouche ; et je n'ai jamais vu le chat faire grâce à la souris ; non plus que l'épervier épargner la colombe.

Je sais bien que Kropotkine ne nous fit apercevoir l'entraide qu'entre individus de même espèce : Singes blessés, corniches malades ; etc. Mais si nous voulions appliquer la règle à l'homme il nous faudrait en ce cas admettre presque autant d'espèces que d'individus.

Chez les animaux, les besoins, les instincts sont identiques pour toute une race ou série ; chez nous, ils diffèrent de l'un à l'autre individu, même pris dans une classe semblable.

Tous nous avons des goûts, des aspirations, des besoins qui nous sont personnels ; et pour les satisfaire, nous dépendons tous nos efforts et toute notre volonté. Tant pis pour notre voisin si nos besoins sont les ennemis des siens ; tant pis si notre satisfaction sera établie au détriment de la sienne. Nous voulons « vivre » d'abord, et nous songeons à notre voisin quand nous avons du temps de reste pour rêver au bonheur futur de l'humanité.

Certes, cela n'est pas joli à constater ; mais puisque cela est, constatons-le : l'égoïsme est la règle générale, et la lutte pour la vie est partout, dans toutes les classes de la société, du haut en bas de l'échelle humaine. Que le capitaliste et le prolétaire soient en lutte, cela va de soi, ce sont deux antagonistes. Par rapport à l'étude de Kropotkine, ils sont deux animaux de race différente et adverse. Mais la lutte existe encore, de prolétaire à prolétaire, de capitaliste à capitaliste ; celui-ci prenant le travail de celui-là, cet autre détruisant la fortune de son confrère pour assurer la sienne. Le besoin de vivre a engendré la concurrence, et la concurrence est l'ennemie de la fraternité.

La lutte pour l'existence empêche « l'amour du prochain ». On déplore les morts du champ de bataille ; on verse une larme sur les vaincus ; on s'apitoie sur les blessés ; mais la lutte entre hommes n'en continue pas moins chaque jour, plus effrénée et plus brutale ; et le brave ouvrier qui n'aura pas « sié » à porter le fardeau d'un enfant rencontré sur la route, exigera du petit apprenti de l'atelier une besogne trop rude et au-dessus de ses forces.

Je suis pourtant poète à mes heures ; mais je manque rarement de logique et de raisonnement. Tant pis pour ce qui est vain ; je le déplore, mais je le constate et je m'efforce d'être sincère en tout — surtout avec moi-même — même quand mes constatations logiques et raisonnées nuisent à l'harmonie de mes rêves poétiques et détruisent mes aspirations d'idéal.

Plus de fratricides luttes, Plus de larmes, plus de sang !

chante le poète. Et cela me plaît. Cela satisfait mon désir de beauté. Un moment je me repose avec le poète, je plane avec lui, puis... puis je retombe dans la brutale réalité des faits.

Non, les hommes ne sont point frères, et il est loin encore le temps où ils le seront. Viendra-t-il jamais seulement ? Oh ! je suis plus pessimiste que Kropotkine, moi. Mon âme de poète le désire, ce temps ; mais ma froide raison l'entrevoit mal.

Nous pourrions faire de l'éducation, développer les bons sentiments, éveiller des idées généreuses, nous pourrions même changer les bases et les règles de la société, et il y aura toujours une chose que nous ne changerons pas : c'est la nature humaine. Nous n'arriverons jamais à être tout à fait bons, l'homme-Dieu ne peut pas exister. Il restera toujours chez l'individu, quoique nous ayons fait, l'instinct de conservation d'où découle l'égoïsme.

Et voilà pourquoi je voudrais qu'on s'efforçât de développer par l'éducation, la force individuelle — et j'entends par force non point la brutalité, non point la puissance des muscles, mais la force du cerveau, de l'intelligence de la volonté. Point n'est besoin pour cela d'être un athlète, ni de posséder des biceps développés.

Bien sûr, comme on n'arrivera jamais à l'égalité des cerveaux, il n'y aura pas égalité dans les forces, ce qui constituera toujours des faibles. Mais les faibles seront alors des « moins forts » et ne seront plus des irresolus et des passifs comme ils le sont actuellement.

Et puis je ne m'oppose pas à ce que l'éducation développe également la bonté, l'affection, les sentiments du cœur. Bien au contraire, je tiens essentiellement à ce que ceci ne soit pas négligé, car, puisqu'il y aura différence dans les forces, la bonté comblera la lacune.

Mais je pose ceci en principe : faites d'abord l'individu fort ; puis faites ensuite qu'il soit bon. Que sa bonté soit le raisonnement de sa force ; autrement dit qu'il soit bon parce que sa bonté aura été voulue par sa force.

La bonté, actuellement, est souvent un indice de faiblesse. Beaucoup d'individus sont bons parce qu'ils ne sont pas les plus forts ; donnez-leur la force et leur bonté disparaîtra.

Tandis que chez l'individu normalement développé et équilibré, la bonté serait la conséquence même de la force raisonnée et réfléchie.

N'avez-vous jamais remarqué un hercule jouant avec un enfant ? Comme il sait qu'il pourrait briser cet être faible, il ménage sa force et ne s'en sert pas ; mais cette force est la quand même — à l'état de repos —

et vienne le moment du danger, les rudes épaules et les mains robustes sauveront le petit d'une péril imminent.

Cette image peut être transportée dans le domaine intellectuel. L'homme fort et bon pourra n'être pas un oppresseur ; mais il ne sera pas un opprimé. La bonté qu'on aura développée en lui l'empêchera d'employer sa force pour assujettir les autres ; mais la force qu'on sentira chez lui fera qu'on n'osera point lui imposer une sujétion.

« Si tu veux la paix, prépare la guerre » dit un proverbe courant. Pour moi, j'ajoute « si tu veux de la bonté, prépare de la force ». C'est d'ailleurs une constatation psychologique que souvent les forts, dans la vraie acception du mot, sont des êtres bons et aimants.

Et pour en revenir à l'entraide, je dis que si elle existe assez généralement parmi les animaux de même espèce, elle n'existe que peu ou point parmi les individus humains, même entre ceux d'une même classe de la société.

Et cependant l'entraide devrait exister entre les prolétaires. Elle devrait exister, et non point pour des raisons de sentimentalisme, mais pour la raison même de la conservation, d'où je disais tout-à-l'heure que découlait l'égoïsme.

L'égoïsme peut être envisagé de diverses façons : penser aux autres, c'est quelquefois la meilleure façon de penser à soi ; et l'entraide entre prolétaires ne serait ni plus ni moins qu'un égoïsme collectif visant ce but : conquérir de la force.

Les capitalistes ont une force : l'argent ; les prolétaires en ont une autre : le nombre. Et ces deux forces-là pourraient lutter à armes égales. Avec leur force argent les capitalistes produisent de l'argent nouveau. Les prolétaires, avec leur force du nombre peuvent créer de la force nouvelle.

Je l'ai dit déjà, je le redis encore : tout l'avenir est dans l'éducation des jeunes générations d'à présent. — Il n'y a point de révolution qui pourrait valoir une société de jeunes individus résolus et forts se dressant, calmes et sans violences, en face de l'ancien régime.

Mais il faut que les prolétaires sachent bien que c'est à eux qu'il appartient de préparer cette génération consciente.

Les dirigeants ne sont nullement disposés nous aider dans la tâche de l'affranchissement des cerveaux : On ne prépare point d'armes contre soi-même. Il faut que par l'entraide, les prolétaires réussissent à donner et à assurer à leurs enfants l'éducation que les libérera du passé, et leur donnera la force consciente et raisonnée pour préparer un avenir plus juste et plus humainement beau et bon.

Et qu'on n'oublie pas que la bonté, la beauté, la justice ne seront que des mots tant que la force ne sera pas devenue l'appanage de tous ; mais sera seulement celui d'un petit nombre d'individus, lesquels, détenteurs de cette force, seront des maîtres, de quelque nom qu'ils se revêtiront.

Madeleine Vernet.

## BIBLIOGRAPHIE

Le « groupe d'édition des brochures révolutionnaires en langue allemande » vient d'éditer la *Chansonnerie internationale*, brochure qui contient, imprimées en 10 langues les chants révolutionnaires les meilleurs et les plus répandus dans chaque pays. Le bénéfice de cette édition est destinée à l'impression d'une brochure antimilitariste en langue allemande.

Pris à Londres, la *Chansonnerie internationale* coûte 0 fr. 30 (A. M. O. Schreiber, 17, Lavington-Street, Goldensquare-London W.)

Die *Freie Generation* est une revue éditée en langue allemande à Londres par un groupe, et qui renferme quantité de bons articles sur le mouvement anarchiste. Elle paraît mensuellement au prix de 40 centimes. (Rédaction : Pierre Ramus, 58, Berkeley Street, Oxford Street, London W. Angleterre). La couverture donne la liste à peu près exacte de tous les périodiques anarchistes du monde entier ; et il y en a !

Nous prions les groupes et camarades du monde entier qui font paraître de nouveaux journaux anarchistes de nous faire le service d'échange. De même, ceux des anciens qui ne le feraient pas.

Nous signalons toujours nos confrères nouveau-nés, en donnant leur adresse complète.

## INTERNACIA ASOCIO

## « PACO-LIBERECO »

Pour paraître prochainement :

AL LA VIRINO, d'Urban Gobier ; avec une intéressante lettre d'un chinois au sujet de la guerre de Chine.

Préface de Félicie Numiolska.

Couverture de Steinlen.

1 exemplaire franco, 0 fr. 15 ; 10 exemplaires franco 1 fr. 15 ; 100 exemplaires franco, 8 fr. 50.

Envoyer les souscriptions à Louis, 45, rue de Saintonge, Paris.

## Un Phénomène

L'ouvrier Jean Turbin, ajusteur-mécanicien aux ateliers de M. Tellun, travaillait tout en réfléchissant sur les causes qui l'obligeaient, lui, Jean Turbin, à peiner pour un homme quelconque qui recueillait tous les bénéfices de cette collaboration forcée, quand on vint l'appeler. C'était le chef d'atelier qui le mandait pour le conduire vers M. Tellun. Celui-ci, assis dans son fauteuil, eut, en voyant Jean Turbin, un sourire à son adresse. Après l'avoir fait asseoir, ainsi que le chef d'atelier, il lui dit : « Turbin, on m'a dit que vous étiez un travailleur sérieux, vous vous tenez à votre travail, vous êtes sobre. (Je crois même que vous êtes buveur d'eau.) Eh bien ! Turbin, vos qualités ont fini par vous faire remarquer, et comme vous êtes habile en votre métier, j'ai songé à vous pour remplacer un contremaître qui me manque. » Jean Turbin, d'abord étonné des éloges patronaux, le lais-

sait tranquillement finir sa harangue, et songeait, devant ces deux hommes, ses chefs, qui le dévisageaient pour voir l'impression que la nouvelle lui causait. Il se disait que nombre d'autres, à sa place, eussent saisi cette occasion de prévaloir... et de l'argent avec ; que ceux qui coudoyaient à l'atelier se fussent à genoux pour obtenir ce qu'il leur...

Le directeur, s'étant arrêté, et le songeur, le rappela à la réalité : « Eh Turbin, vous acceptez ? Vous ne refusez pas ? Ah ! je comprends ! pour vous vous avez 250 en commençant... » Turbin, et puis il y aura les bénéfices... quels vous participerez... ce sera à vous de vous arranger sous ce rapport, d'avoir l'œil, hein, l'œil du contre-maître ! Il faudra être aussi un peu plus sévère que votre directeur. Il laisserait aller les choses à la dérive... quant aux ouvriers, s'il y en a qui ne sont pas assidus à leur travail, pour eux, à la porte. » Jean Turbin, et d'une voix polie, mais ferme, ne puis accepter ! — Comment, monsieur ? dit M. Tellun qui n'en croyait pas ses oreilles, dites-moi que le traitement pas assez fort et que c'est pour cela vous refusez !... Tenez, je vous donne 250, mais c'est tout à fait ce que je puis faire !

— C'est inutile, répliqua Jean Turbin triplément-vous mon traitement... je serais encore ! — Mais c'est qu'on vous parlez sérieusement, dit le directeur. — Très sérieusement ! — Alors le digne M. Tellun s'écria : c'est un non-sens que de refuser la place ! je ne sais si je pourrais employer plus longtemps, si vous neuez de refuser.

— Fâches comme il vous plaira, Turbin. Et il laissa là les deux hommes. Le lendemain, Jean Turbin était au travail. Les ouvriers qui savaient la nouvelle parlaient de cette chose inouïe, de chose bête et stupide pour eux, qu'avait accompli Jean Turbin. Faut-il être poète pour dire l'un. — Parait qu'il est anarchiste, disait l'autre. Et le loustic de la troupe qui croyait faire de l'esprit, s'écria : « Et num aurait dû l'emmener, c'est un phénomène ! » Et comme M. Tellun apparaissait, ils reprirent vivement leur travail se disant tous *in-petto* que si on leur offrait la place, ils se garderaient bien de refuser comme avait fait Jean Turbin, ce phénomène.

Hughes Javelle.

## L'Agitation

## MEAUX

Il n'est pas inutile de signaler, pour les ouvriers qui ne veulent pas ouvrir les yeux, de quelle façon les faits se chargent tous les jours de leur enseigner la fausseté des théories boulangéistes. Ils ne veulent rien voir, les boulangéistes, mais à qui par la suite pourrions-ils prendre de leur sort malheureux quand ils sentent eux-mêmes les principaux artisans.

Ainsi dans cette ville, il existe trois ou quatre grands bagnes industriels, l'un d'eux est l'imprimerie Mon-Nourrit et Cie.

Le directeur, une superbe godiche de nom, se Guyot-Sionnest, étant absent, ses fonctions sont exercées par un jeune blanc-beu qui ne peut pas compter sur sa personne. Par on ne sait quelle grâce, ce jeune bon à rien, ignorant comme une carpe, présomptueux comme un dinde, fut un jour, d'apprenti, d'apprenti de mauvaise qualité, bombardé, et à l'ignorait tout du métier, il avait au régiment les galons de maréchal.

Cela lui conférerait toute compétence. Espionner, insulter les nécessités croissent de plus en plus, au sein de la terreur des femmes de l'atelier, les hommes vieillissent dans la pratique, se cachent derrière les piles de papier, si l'on cause, ou dans la nuit, si l'on fume, faire des galons sur le dos d'ouvriers, voilà tout.

Mais il faut encore dire qu'aux galons, il faut des pratiques religieuses outrancières, il mit le comble à son dévouement pour l'Eglise romaine en faisant transporter mourant, à l'hôpital, son frère, avec qui il était fâché depuis l'enfance et qui était tombé gravement malade dans le village des environs. Malgré la volonté écrite du défunt et les protestations véhémentes de plusieurs assistants il lui fit élever des funérailles religieuses à la cathédrale. Du coup, les hommes noirs le récompensèrent en le mariant, lui sans le sou, avec une demoiselle bien rentée.

Or donc, ce barbare appelé depuis trois ans à faire 28 jours, n'ayant pu obtenir un troisième surris, se alla jusqu'à Coulommiers, récemment, en automobile, et avec l'aide de notre sainte mère l'Eglise, lui réforma... sans autre motif que son désir de l'être. L'andis que, à tout venant il affiche des sentiments patriotiques à l'excès, et que l'an dernier, au moment de la tension marocaine, il exultait à la pensée qu'on allait « leur » percer le flanc, il a trouvé bien plus pratique d'éviter la vulgaire bouclerie, la logique n'étant pas son fort.

Voilà que, ces jours-ci, le 8 de ligne, en marche, s'arrête devant l'imprimerie. Par ces chauds, courbés sous le sac, la capote et les cartouchières, les « hommes » couverts de poussière, sont fourbus. C'est l'heure du repas froid et un officier va frapper à la porte de l'imprimerie qui, dans cette petite agglomération, fait office de Compagnie des Eaux, c'est-à-dire aspire l'eau de la Marne et la vend aux habitants.

Qu'il fit le merveilleux. Dites ? Il refusa de donner la moindre tasse d'eau pour le repas des soldats, sous prétexte qu'elle coûte cher ! ! Pauvres soldats imbeciles ! La patrie que vous défendez ne vaut pas, aux yeux de ce monsieur, une minime goutte d'eau. Quelle leçon sanglante il vous donne ! Et il vous la donne parce que sa bêtise l'a fait avouer ce que pensent ses congénères.

On juge après cela de la façon dont le protégé des curés administre son atelier ! Et quoi d'étonnant qu'il ait instauré la jaunisse avec l'aide de quelques lèche-culs et de barboteurs de pièces de 20 francs et professionnels du sarrasinage dont nous conterons par la suite les aventures.

Un Ancien de la boîte.

LA ROCHELLE

Au 123<sup>e</sup> de ligne

Nous crevons de faim au 6<sup>e</sup> bataillon, depuis que ce pitrillon de lieutenant Bobraud dirige l'ordinaire.

Cet individu, qui se croit sorti des cuisses à Jupiter, alors qu'il est modestement issu de celles d'un vulgaire pandore, se figure sans doute que nous allons nous laisser faire plus longtemps ?

Voici 15 jours bientôt qu'il ne nous donne à manger que : lentilles caillouteuses, verminées et vache enragée comme lui.

Faites l'enquête nécessaire, messieurs les galonnards et vous verrez si le fait est exact ou non.

Comment ? Voilà trois réclamations que nos



